

Allocution prononcée le lundi 26 août 2013 aux Invalides  
par le général d'armée Maurice SCHMITT,  
à l'occasion des obsèques  
**du Général Lucien LE BOUDEC**, Grand Croix de la Légion d'honneur.

Mon Général,

C'est le 20 novembre 2012 que nous nous sommes revus pour la dernière fois. C'était lors de la mise en place, dans une stèle, au mémorial des guerres d'Indochine, de l'urne contenant les cendres du Général Marcel Bigeard.

Pourquoi évoquer aujourd'hui Bigeard ? Parce que vous avez été au premier rang de ceux qui ont fait Bigeard comme il l'a écrit lui-même.

Certes votre vie comme votre carrière n'ont pas commencé lorsque vous avez rejoint le 6<sup>ème</sup> Bataillon de Parachutistes Coloniaux. Le « 6 » comme on disait alors en Indochine comme on parlera plus tard du « 3 » en Algérie.

Mais comment ne pas évoquer d'emblée, les opérations auxquelles vous avez participé avec le 6<sup>ème</sup> BPC ? Le combat de TU-LÊ en octobre 1952, les opérations au LAOS, le coup de main de LANG-SON le 17 juillet 1953, l'opération Castor précisément le 20 novembre 1953, prélude à l'installation de nos forces à DIEN BIEN PHU, le LAOS à nouveau en janvier 1954, et enfin le retour à DIEN BIEN PHU où vous avez sauté avec le 6, le 16 mars 1954.

C'est le texte de votre proposition pour le grade d'officier de la Légion d'honneur qui décrit le mieux votre épopée entre le 16 mars et le 7 mai 1954.

*Le voici : « Officier de grande valeur qui, tout au long de la bataille de DIEN BIEN PHU a été un exemple d'énergie et de courage. Déjà cité pour sa conduite brillante lors des opérations du 28 mars, s'est à nouveau distingué le 31 mars. Après une nuit entière de combat, il prend une part active aux contre-attaques destinées à rétablir une situation compromise. Au lever du jour, il contre-attaque sur le point d'appui Eliane II. Après de durs combats, l'ennemi, maître de la plus grande partie de la position est stoppé. Il entraîne ensuite son unité à l'assaut de la colline d'Eliane I tombée pendant la nuit. Après de violents engagements au corps à corps, il parvient à prendre pied sur la crête et à s'y maintenir malgré le feu adverse. Il est gravement blessé au cours de cette action. Le 18 avril, bien que très affaibli, il reprend sa place au combat. Pendant la nuit du 6 au 7 mai, sur le point d'appui Eliane 10 submergé par l'ennemi, il combat avec acharnement, dans les tranchées bouleversées par l'artillerie, à plusieurs reprises, pour dégager le PC du bataillon étroitement encerclé. Il entraîne à la contre-attaque à la grenade les quelques hommes encore valides, infligeant des pertes sévères à l'adversaire qui renouvelle sans cesse ses vagues d'assaut. Il est à nouveau deux fois blessé. »*

Ces deux blessures vous les recevez à quelques heures d'intervalle et vous serez le dernier patient du Médecin lieutenant GINDREY parmi nous aujourd'hui. C'est dans son antenne chirurgicale que les Viets vous trouveront. Si DIEN BIEN PHU fut certes une défaite mais une défaite honorable, c'est à des hommes comme vous que la France le doit.

Quoique très sérieusement blessé vous devez effectuer, à pied, les sept cents kilomètres qui séparent DIEN BIEN PHU de la zone des camps d'internement du NORD TONKIN. Vous vous trainerez sur ces sept cents kilomètres avec notre ami commun Michel DATIN, qui vous était très cher et dont j'ai évoqué le parcours glorieux il y a quelques années. Comme celui de vos deux séjours en Indochine, vous nous avez laissé le récit de votre captivité dans un livre récemment paru et rédigé à la demande de vos enfants.

J'avais eu l'honneur de vous rencontrer, mon Général, lorsque je fus désigné comme officier de liaison et d'observation auprès du 6 dans la région de NAM-DINH en novembre 1953. Avec vous j'ai regagné la France sur le Félix ROUSSEL un an plus tard. En Algérie en 1956-1957 vous commandiez l'escadron porté du 3<sup>ème</sup> Régiment de Parachutistes Coloniaux, le 3, tandis que je servais à la compagnie d'appui. Plus tard, en 1962 – 63, nous nous sommes revus à DAKAR. Ces dernières décennies enfin, nous nous retrouvons aux réunions du Club des chefs de section parachutistes ayant commandé au feu, dont bien des membres sont ici présents.

Malgré tous ces contacts, si je connaissais bien l'officier, le chef de guerre, je ne connaissais pas l'homme. Vous étiez admiré et respecté mais aussi très réservé sur vous-même. C'est donc en lisant votre livre que j'ai appris quel avait été votre parcours d'enfant, d'adolescent, puis de jeune homme à la fin de la Seconde Guerre Mondiale.

Vous êtes né en 1923 à Paris. Vous avez été élevé, dans des conditions difficiles, par une mère que vous avez toujours adorée. Les lettres que vous lui avez adressées jusqu'à sa mort, et qu'elle a conservées, comme savent le faire les mères, témoigne de votre affection comme de votre élégance de cœur. En lisant celles que vous avez publiées, j'ai compris le sens du titre de votre ouvrage : « Elevé à la dignité de... » En fait, les hautes distinctions qui vous ont été attribuées, c'est au premier chef, à elle que vous vous en sentez redevable.

En 1943, vous rejoignez une formation de la Résistance et, rapidement, lorsque la France se libère, vous vous engagez au 19<sup>ème</sup> Dragons. En 1946, vous intégrez l'Ecole Militaire Inter-Armes de Coëtquidan, Promotion « Indochine » et faites choix ensuite des blindés coloniaux. Votre application se déroulera à SAUMUR. Mais votre vocation, votre goût du risque, vous conduiront, en 1948, à rejoindre les parachutistes coloniaux où vous accueillent le Colonel MASSU et le Chef de bataillon FOURCADE.

A l'époque, pour les parachutistes, c'est en Indochine que les bataillons se succèdent. Avec le 6<sup>ème</sup> Bataillon colonial de commandos parachutistes, vous débutez votre premier séjour en juillet 1949. S'affirment alors, sur le terrain, vos qualités de chef et de combattant et vous terminez votre séjour avec une blessure et trois citations dont une à l'ordre de l'armée.

De retour en France, en août 1951, vous retrouvez la demi-brigade de commandos parachutistes mais vous ne vous y attardez pas.

En juillet 1952 vous embarquez à Marseille avec le 6<sup>ème</sup> BPC de Bigeard, dont l'épopée va débiter à TU-LÊ et vous êtes nommé chevalier de la Légion d'honneur, décoration pour laquelle vous étiez proposé après votre premier séjour, mais les cabinets travaillent à leur rythme et vous-même êtes reparti peut-être un peu trop vite au combat !

A votre retour, en novembre 1954, vous rejoignez la brigade de parachutistes coloniaux désormais à BAYONNE. Vous vous y remettez de vos blessures et de votre captivité mais en ayant un œil sur l'Algérie.

C'est pendant que vous mettez sur pied la compagnie portée du 3<sup>ème</sup> RPC au camp des Garrigues, proche de NÎMES, que vous rencontrez Mademoiselle Simone CHOTARD. Vous l'épousez le 6 décembre 1956 alors que vous avez déjà rejoint le 3 et BIGEARD à BÔNE, en avril 1956, et séjourné deux mois à CHYPRE lors de l'expédition de SUEZ. Simone CHOTARD sera la deuxième femme de votre vie. Avec elle vous aurez quatre enfants, Michel, Bertrand, Philippe et Agnès. Elle vous quittera bien trop tôt, en décembre 1997.

Vous servirez au 3<sup>ème</sup> RPC jusqu'en octobre 1957 et mériterez deux nouvelles citations. C'est vous qui marcherez à la tête d'une compagnie du 3, derrière BIGEARD, lors du célèbre défilé du 14 juillet 1957.

Après deux années passées à BAYONNE, où se préparaient les renforts et les relèves des quatre régiments de parachutistes coloniaux destinés à l'Algérie, vous êtes affecté en janvier 1960 au 7<sup>ème</sup> RPIMa à DAKAR comme chef d'état-major du régiment. Bien entendu vous vous y imposerez dans tous les domaines. Vous êtes promu chef de bataillon le 1<sup>er</sup> avril 1963 au moment de votre retour en France.

Durant les années qui vont suivre, votre expérience de l'instruction, votre connaissance du monde sportif, vos qualités de chef et d'entraîneur d'hommes, vous vaudront d'être affecté à la direction de l'instruction combat à l'Ecole des Troupes Aéroportées de PAU, où vous recevrez la cravate de la Légion d'honneur à quarante deux ans, puis en 1966, aux Ecoles de Coëtquidan comme directeur de la formation physique et des sports.

En août 1968, vous prenez le commandement du 2<sup>ème</sup> RPIMa à Madagascar et, à votre retour en France en janvier 1971 vous êtes nommé directeur de l'instruction de l'Ecole Interarmées des Sports à Fontainebleau. Vous excellez dans toutes les fonctions qui vous sont confiées et vous êtes promu colonel le 1<sup>er</sup> juillet 1973.

En août 1974, vous êtes amené à diriger l'assistance militaire que nous apportons à l'armée tchadienne. Votre prestige, votre intelligence, votre finesse et votre tact, vous permettent d'assurer efficacement votre mission, durant deux ans, dans un pays en proie à une grande instabilité politique à la limite de la guerre civile.

De retour en France, en 1976, vous achèverez votre carrière militaire comme adjoint au général commandant la 2<sup>ème</sup> Brigade Mécanisée à Versailles qui deviendra la 2<sup>ème</sup> Division Blindée. Votre réussite est complète et vous êtes nommé général le 19 janvier 1980 avant de rejoindre la 2<sup>ème</sup> section du cadre des officiers généraux.

Vous allez alors vous partager entre votre résidence de LOUVECIENNES et une maison des Cévennes que vous restaurerez avec passion. Vous assurerez la présidence des anciens du 6 durant plusieurs années et serez un fidèle des réunions du Club des chefs de sections parachutistes ayant commandé au feu.

La mort de votre épouse en décembre 1997 vous atteint profondément. Mais vos enfants vous entourent. Ils ont, je l'ai dit, le grand mérite de vous avoir fait sortir de votre réserve. Je leur adresse à eux et à tous les vôtres mes condoléances et celles de tous vos camarades et amis. Ils peuvent être fiers de vous, de l'homme comme du soldat. Soldat onze fois cité dont six fois à l'ordre de l'armée, cinq fois blessé et enfin élevé successivement aux dignités de Grand officier de la Légion d'honneur, de Grand croix de l'Ordre National du Mérite et enfin de Grand croix de la Légion d'honneur.

\*\*\*